



ALCOOLS

Guillaume Apollinaire

POETICAMUNDI.COM

Copyright © 2023 by Poetica Mundi
All rights reserved, including the right to
reproduce this book or portions thereof in
any form whatsoever.

Copyright © 2023, Poetica Mundi
Tous droits réservés. Toute reproduction
même partielle du contenu, de la couverture
ou des icônes, par quelque procédé que ce
soit (électronique, photocopie, bandes
magnétiques ou autre) est interdite sans les
autorisations de Poetica Mundi.

Le Code de la propriété intellectuelle
interdit les copies ou reproductions
destinées à une utilisation collective. Toute
représentation ou reproduction intégrale ou
partielle faite par quelque procédé que ce
soit, sans le consentement de l'Auteur ou de
ses ayants cause est illicite et constitue une
contrefaçon sanctionnée par les articles
L335-2 et suivants du Code de la propriété
intellectuelle.

Zone

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes
La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
Il y a les livraisons à vingt-cinq centimes pleines d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes

Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant
Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc
Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René Dalize
Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église
Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du dortoir en
cachette
Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collège
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ
C'est le beau lys que tous nous cultivons
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère
C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité
C'est l'étoile à six branches
C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le dimanche
C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs
Il détient le record du monde pour la hauteur

Pupille Christ de l'œil
 Vingtième pupille des siècles il sait y faire
 Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus monte dans l'air
 Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour le regarder
 Ils disent qu'il imite Simon Mage en Judée
 Ils crient qu'il sait voler qu'on l'appelle voleur
 Les anges voltigent autour du joli voltigeur
 Icare Énoch Élie Apollonius de Thyane
 Flottent autour du premier aéroplane
 Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux que transporte la Sainte-
 Eucharistie
 Ces prêtres qui montent éternellement élevant l'hostie
 L'avion se pose enfin sans refermer les ailes
 Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles
 À tire-d'aile viennent les corbeaux les faucons les hiboux
 D'Afrique arrivent les ibis les flamants les marabouts
 L'oiseau Roc célébré par les conteurs et les poètes
 Plane tenant dans les serres le crâne d'Adam la première tête
 L'aigle fond de l'horizon en poussant un grand cri
 Et d'Amérique vient le petit colibri
 De Chine sont venus les pihis longs et souples
 Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples
 Puis voici la colombe esprit immaculé
 Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé
 Le phénix ce bûcher qui soi-même s'engendre
 Un instant voile tout de son ardente cendre
 Les sirènes laissant les périlleux détroits
 Arrivent en chantant bellement toutes trois
 Et tous aigles phénix et pihis de la Chine
 Fraternalisent avec la volante machine

Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule
 Des troupeaux d'autobus mugissants près de toi roulent
 L'angoisse de l'amour te serre le gosier
 Comme si tu ne devais jamais plus être aimé
 Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère
 Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une prière
 Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille
 Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie
 C'est un tableau pendu dans un sombre musée
 Et quelquefois tu vas le regarder de près

Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont ensanglantées
 C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était au déclin de la beauté

Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a regardé à Chartres
 Le sang de votre Sacré-Cœur m'a inondé à Montmartre
 Je suis malade d'ouïr les paroles bienheureuses
 L'amour dont je souffre est une maladie honteuse
 Et l'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie et dans l'angoisse
 C'est toujours près de toi cette image qui passe

Maintenant tu es au bord de la Méditerranée
 Sous les citronniers qui sont en fleur toute l'année
 Avec tes amis tu te promènes en barque
 L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux Turbiasques
 Nous regardons avec effroi les poulpes des profondeurs
 Et parmi les algues nagent les poissons images du Sauveur

Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague
 Tu te sens tout heureux une rose est sur la table
 Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose
 La cétoine qui dort dans le creux de la rose

Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-Vit
 Tu étais triste à mourir le jour où t'y vis
 Tu ressembles au Lazare affolé par le jour
 Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours
 Et tu recules aussi dans ta vie lentement
 En montant au Hradchin et le soir en écoutant
 Dans les tavernes chanter des chansons tchèques

Te voici à Marseille au milieu des pastèques

Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant

Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle et qui est
 laide
 Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde
 On y loue des chambres en latin Cubicula locanda
 Je m'en souviens j'y ai passé trois jours et autant à Gouda

Tu es à Paris chez le juge d'instruction
 Comme un criminel on te met en état d'arrestation

Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages
 Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge
 Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans
 J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps
 Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je voudrais sangloter
 Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouvanté

Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres immigrants
 Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent des enfants
 Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-Lazare
 Ils ont foi dans leur étoile comme les rois-mages
 Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine
 Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune
 Une famille transporte un édredon rouge comme vous transportez votre
 cœur
 Cet édredon et nos rêves sont aussi irréels

Quelques-uns de ces immigrants restent ici et se logent
 Rue des Rosiers ou rue des Écouffes dans des bouges
 Je les ai vus souvent le soir ils prennent l'air dans la rue
 Et se déplacent rarement comme les pièces aux échecs
 Il y a surtout des Juifs leurs femmes portent perruque
 Elles restent assises exsangues au fond des boutiques

Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux
 Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux

Tu es la nuit dans un grand restaurant

Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des soucis cependant
 Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant
 Elle est la fille d'un sergent de ville de Jersey

Ses mains que je n'avais pas vues sont dures et gercées

J'ai une pitié immense pour les coutures de son ventre

J'humilie maintenant à une pauvre fille au rire horrible ma bouche

Tu es seul le matin va venir
 Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues
 La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive
 C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive

Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie
 Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie

Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied
 Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée
 Ils sont des Christs d'une autre forme et d'une autre croyance
 Ce sont les Christs inférieurs des obscures espérances

Adieu Adieu

Soleil cou coupé

Le pont Mirabeau

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
 Et nos amours
 Faut-il qu'il m'en souvienne
 La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
 Tandis que sous

Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

La Chanson du Mal-Aimé

Et je chantais cette romance
En 1903 sans savoir
Que mon amour à la semblance
Du beau Phénix s'il meurt un soir
Le matin voit sa renaissance

Un soir de demi-brume à Londres
Un voyou qui ressemblait à
Mon amour vint à ma rencontre
Et le regard qu'il me jeta
Me fit baisser les yeux de honte

Je suivis ce mauvais garçon
Qui sifflotait mains dans les poches
Nous semblions entre les maisons
Onde ouverte de la Mer Rouge
Lui les Hébreux moi Pharaon

Que tombent ces vagues de briques
Si tu ne fus pas bien aimée
Je suis le souverain d'Égypte
Sa sœur-épouse son armée
Si tu n'es pas l'amour unique

Au tournant d'une rue brûlant
De tous les feux de ses façades
Plaies du brouillard sanguinolent

Où se lamentaient les façades
Une femme lui ressemblant

C'était son regard d'inhumaine
La cicatrice à son cou nu
Sortit saoule d'une taverne
Au moment où je reconnus
La fausseté de l'amour même

Lorsqu'il fut de retour enfin
Dans sa patrie le sage Ulysse
Son vieux chien de lui se souvint
Près d'un tapis de haute lisse
Sa femme attendait qu'il revînt

L'époux royal de Sacontale
Las de vaincre se réjouit
Quand il la retrouva plus pâle
D'attente et d'amour yeux pâlis
Caressant sa gazelle mâle

J'ai pensé à ces rois heureux
Lorsque le faux amour et celle
Dont je suis encore amoureux
Heurtant leurs ombres infidèles
Me rendirent si malheureux

Regrets sur quoi l'enfer se fonde
Qu'un ciel d'oubli s'ouvre à mes vœux
Pour son baiser les rois du monde
Seraient morts les pauvres fameux
Pour elle eussent vendu leur ombre

J'ai hiverné dans mon passé
Revienne le soleil de Pâques
Pour chauffer un cœur plus glacé
Que les quarante de Sébaste
Moins que ma vie martyrisés

Mon beau navire ô ma mémoire
Avons-nous assez navigué
Dans une onde mauvaise à boire
Avons-nous assez divagué
De la belle aube au triste soir

Adieu faux amour confondu
Avec la femme qui s'éloigne
Avec celle que j'ai perdue
L'année dernière en Allemagne
Et que je ne reverrai plus

Voie lactée ô sœur lumineuse
 Des blancs ruisseaux de Chanaan
 Et des corps blancs des amoureuses
 Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
 Ton cours vers d'autres nébuleuses

Je me souviens d'une autre année
 C'était l'aube d'un jour d'avril
 J'ai chanté ma joie bien-aimée
 Chanté l'amour à voix virile
 Au moment d'amour de l'année

Les colchiques

Le pré est vénéneux mais joli en automne
 Les vaches y paissant
 Lentement s'empoisonnent
 Les colchiques couleur de cerne et de lilas
 Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là
 Violâtres comme leur cerne et comme cet automne
 Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas
 Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica
 Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères
 Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières
 Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement
 Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent
 Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne

Palais

À Max Jacob

Vers le palais de Rosemonde au fond du Rêve
 Mes rêveuses pensées pieds nus vont en soirée
 Le palais don du roi comme un roi nu s'élève
 Des chairs fouettées des roses de la roseraie

On voit venir au fond du jardin mes pensées
 Qui sourient du concert joué par les grenouilles
 Elles ont envie des cyprès grandes quenouilles
 Et le soleil miroir des roses s'est brisé

Le stigmaté sanglant des mains contre les vitres
 Quel archer mal blessé du couchant le troua
 La résine qui rend amer le vin de Chypre
 Ma bouche aux agapes d'agneau blanc l'éprouva

Sur les genoux pointus du monarque adultère
 Sur le mai de son âge et sur son trente et un
 Madame Rosemonde roule avec mystère
 Ses petits yeux tout ronds pareils aux yeux des Huns

Dame de mes pensées au cul de perle fine
 Dont ni perle ni cul n'égale l'orient
 Qui donc attendez-vous
 De rêveuses pensées en marche à l'Orient
 Mes plus belles voisines

Toc toc Entrez dans l'antichambre le jour baisse
 La veilleuse dans l'ombre est un bijou d'or cuit
 Pendez vos têtes aux patères par les tresses
 Le ciel presque nocturne a des lueurs d'aiguilles

On entra dans la salle à manger les narines
 Reniflaient une odeur de graisse et de graillon
 On eut vingt potages dont trois couleurs d'urine
 Et le roi prit deux œufs pochés dans du bouillon

Puis les marmitons apportèrent les viandes
 Des rôtis de pensées mortes dans mon cerveau
 Mes beaux rêves mort-nés en tranches bien saignantes
 Et mes souvenirs faisandés en godiveaux

Or ces pensées mortes depuis des millénaires
 Avaient le fade goût des grands mammouths gelés
 Les os ou songe-creux venaient des ossuaires
 En danse macabre aux plis de mon cervelet

Et tous ces mets criaient des choses nonpareilles
 Mais nom de Dieu !
 Ventre affamé n'a pas d'oreilles
 Et les convives mastiquaient à qui mieux mieux

Ah ! nom de Dieu ! qu'ont donc crié ces entrecôtes
 Ces grands pâtés ces os à moelle et mirotons
 Langues de feu où sont-elles mes pentecôtes
 Pour mes pensées de tous pays de tous les temps

Chantre

Et l'unique cordeau des trompettes marines

Crépuscule

À Mademoiselle Marie Laurencin

Frôlée par les ombres des morts
 Sur l'herbe où le jour s'exténue

L'arlequine s'est mise nue
Et dans l'étang mire son corps

Un charlatan crépusculaire
Vante les tours que l'on va faire
Le ciel sans teinte est constellé
D'astres pâles comme du lait

Sur les tréteaux l'arlequin blême
Salue d'abord les spectateurs
Des sorciers venus de Bohême
Quelques fées et les enchanteurs

Ayant décroché une étoile
Il la manie à bras tendu
Tandis que des pieds un pendu
Sonne en mesure les cymbales

L'aveugle berce un bel enfant
La biche passe avec ses faons
Le nain regarde d'un air triste
Grandir l'arlequin trismégiste

Annie

Sur la côte du Texas
Entre Mobile et Galveston il y a
Un grand jardin tout plein de roses
Il contient aussi une villa
Qui est une grande rose

Une femme se promène souvent
Dans le jardin toute seule
Et quand je passe sur la route bordée de tilleuls
Nous nous regardons

Comme cette femme est mennonite
Ses rosiers et ses vêtements n'ont pas de boutons
Il en manque deux à mon veston
La dame et moi suivons presque le même rite

La maison des morts

À Maurice Raynal

S'étendant sur les côtes du cimetière
La maison des morts l'encadrerait comme un cloître
À l'intérieur de ses vitrines
Pareilles à celles des boutiques de modes
Au lieu de sourire debout
Les mannequins grimaçaient pour l'éternité

Arrivé à Munich depuis quinze ou vingt jours
J'étais entré pour la première fois et par hasard
Dans ce cimetière presque désert
Et je claquais des dents
Devant toute cette bourgeoisie
Exposée et vêtue le mieux possible
En attendant la sépulture

Soudain
Rapide comme ma mémoire
Les yeux se rallumèrent
De cellule vitrée en cellule vitrée
Le ciel se peupla d'une apocalypse
Vivace
Et la terre plate à l'infini
Comme avant Galilée
Se couvrit de mille mythologies immobiles
Un ange en diamant brisa toutes les vitrines
Et les morts m'accostèrent
Avec des mines de l'autre monde

Mais leur visage et leurs attitudes
Devinrent bientôt moins funèbres
Le ciel et la terre perdirent
Leur aspect fantasmagorique

Les morts se réjouissaient
De voir leurs corps trépassés entre eux et la lumière
Ils riaient de leur ombre et l'observaient
Comme si véritablement
C'eût été leur vie passée

Alors je les dénombrai
Ils étaient quarante-neuf hommes
Femmes et enfants
Qui embellissaient à vue d'œil
Et me regardaient maintenant
Avec tant de cordialité
Tant de tendresse même
Que les prenant en amitié
Tout à coup
Je les invitai à une promenade
Loin des arcades de leur maison

Et tous bras dessus bras dessous
Fredonnant des airs militaires
Oui tous vos péchés sont absous
Nous quittâmes le cimetière

Nous traversâmes la ville
Et rencontrions souvent

Des parents des amis qui se joignaient
 À la petite troupe des morts récents
 Tous étaient si gais
 Si charmants si bien portants
 Que bien malin qui aurait pu
 Distinguer les morts des vivants

Puis dans la campagne
 On s'éparpilla
 Deux cheveu-légers nous joignirent
 On leur fit fête
 Ils coupèrent du bois de viorne
 Et de sureau
 Dont ils firent des sifflets
 Qu'ils distribuèrent aux enfants

Plus tard dans un bal champêtre
 Les couples mains sur les épaules
 Dansèrent au son aigre des cithares

Ils n'avaient pas oublié la danse
 Ces morts et ces mortes
 On buvait aussi
 Et de temps à autre une cloche
 Annonçait qu'un nouveau tonneau
 Allait être mis en perce

Une morte assise sur un banc
 Près d'un buisson d'épine-vinette
 Laissait un étudiant
 Agenouillé à ses pieds
 Lui parler de fiançailles

Je vous attendrai
 Dix ans vingt ans s'il le faut
 Votre volonté sera la mienne

Je vous attendrai
 Toute votre vie
 Répondait la morte

Des enfants
 De ce monde ou bien de l'autre
 Chantaient de ces rondes
 Aux paroles absurdes et lyriques
 Qui sans doute sont les restes
 Des plus anciens monuments poétiques
 De l'humanité

L'étudiant passa une bague
 À l'annulaire de la jeune morte
 Voici le gage de mon amour

De nos fiançailles
 Ni le temps ni l'absence
 Ne nous feront oublier nos promesses
 Et un jour nous aurons une belle noce
 Des touffes de myrte
 À nos vêtements et dans vos cheveux
 Un beau sermon à l'église
 De longs discours après le banquet
 Et de la musique

De la musique
 Nos enfants
 Dit la fiancée
 Seront plus beaux plus beaux encore
 Hélas ! la bague était brisée
 Que s'ils étaient d'argent ou d'or
 D'émeraude ou de diamant
 Seront plus clairs plus clairs encore
 Que les astres du firmament
 Que la lumière de l'aurore
 Que vos regards mon fiancé
 Auront meilleure odeur encore
 Hélas ! la bague était brisée
 Que le lilas qui vient d'éclorre
 Que le thym la rose ou qu'un brin
 De lavande ou de romarin

Les musiciens s'en étant allés
 Nous continuâmes la promenade

Au bord d'un lac
 On s'amusa à faire des ricochets
 Avec des cailloux plats
 Sur l'eau qui dansait à peine

Des barques étaient amarrées
 Dans un havre
 On les détacha
 Après que toute la troupe se fut embarquée
 Et quelques morts ramaient
 Avec autant de vigueur que les vivants

À l'avant du bateau que je gouvernais
 Un mort parlait avec une jeune femme
 Vêtue d'une robe jaune
 D'un corsage noir
 Avec des rubans bleus et d'un chapeau gris
 Orné d'une seule petite plume défrisée

Je vous aime
 Disait-il
 Comme le pigeon aime la colombe

Comme l'insecte nocturne
Aime la lumière

Trop tard
Répondait la vivante
Repoussez repoussez cet amour défendu
Je suis mariée
Voyez l'anneau qui brille
Mes mains tremblent
Je pleure et je voudrais mourir

Les barques étaient arrivées
À un endroit où les cheveu-légers
Savaient qu'un écho répondait de la rive
On ne se lassait point de l'interroger
Il y eut des questions si extravagantes
Et des réponses tellement pleines d'à-propos
Que c'était à mourir de rire
Et le mort disait à la vivante

Nous serions si heureux ensemble
Sur nous l'eau se refermera
Mais vous pleurez et vos mains tremblent
Aucun de nous ne reviendra
On reprit terre et ce fut le retour
Les amoureux s'entr'aimaient
Et par couples aux belles bouches
Marchaient à distances inégales
Les morts avaient choisi les vivantes
Et les vivants
Des mortes
Un genévrier parfois
Faisait l'effet d'un fantôme

Les enfants déchiraient l'air
En soufflant les joues creuses
Dans leurs sifflets de viorne
Ou de sureau
Tandis que les militaires
Chantaient des tyroliennes
En se répondant comme on le fait
Dans la montagne

Dans la ville
Notre troupe diminua peu à peu
On se disait
Au revoir
À demain
À bientôt
Beaucoup entraient dans les brasseries
Quelques-uns nous quittèrent
Devant une boucherie canine

Pour y acheter leur repas du soir

Bientôt je restai seul avec ces morts
 Qui s'en allaient tout droit
 Au cimetière
 Où
 Sous les Arcades
 Je les reconnus
 Couchés
 Immobiliers
 Et bien vêtus
 Attendant la sépulture derrière les vitrines

Ils ne se doutaient pas
 De ce qui s'était passé
 Mais les vivants en gardaient le souvenir
 C'était un bonheur inespéré
 Et si certain
 Qu'ils ne craignaient point de le perdre

Ils vivaient si noblement
 Que ceux qui la veille encore
 Les regardaient comme leurs égaux
 Ou même quelque chose de moins
 Admiraient maintenant
 Leur puissance leur richesse et leur génie
 Car y a-t-il rien qui vous élève
 Comme d'avoir aimé un mort ou une morte
 On devient si pur qu'on en arrive
 Dans les glaciers de la mémoire
 À se confondre avec le souvenir
 On est fortifié pour la vie
 Et l'on n'a plus besoin de personne

Clotilde

L'anémone et l'ancolie
 Ont poussé dans le jardin
 Où dort la mélancolie
 Entre l'amour et le dédain

Il y vient aussi nos ombres
 Que la nuit dissipera
 Le soleil qui les rend sombres
 Avec elles disparaîtra

Les déités des eaux vives
 Laissent couler leurs cheveux
 Passe il faut que tu poursuives
 Cette belle ombre que tu veux

Cortège

À M. Léon Bailby

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau
 Qui nidifie en l'air
 À la limite où notre sol brille déjà
 Baisse ta deuxième paupière la terre t'éblouit
 Quand tu lèves la tête

Et moi aussi de près je suis sombre et terne
 Une brume qui vient d'obscurcir les lanternes
 Une main qui tout à coup se pose devant les yeux
 Une voûte entre vous et toutes les lumières
 Et je m'éloignerai m'illuminant au milieu d'ombres
 Et d'alignements d'yeux des astres bien-aimés

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau
 Qui nidifie en l'air
 À la limite où brille déjà ma mémoire
 Baisse ta deuxième paupière
 Ni à cause du soleil ni à cause de la terre
 Mais pour ce feu oblong dont l'intensité ira s'augmentant
 Au point qu'il deviendra un jour l'unique lumière
 Un jour
 Un jour je m'attendais moi-même
 Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes
 Pour que je sache enfin celui-là que je suis
 Moi qui connais les autres
 Je les connais par les cinq sens et quelques autres
 Il me suffit de voir leurs pieds pour pouvoir refaire ces gens à milliers
 De voir leurs pieds paniques un seul de leurs cheveux
 Ou leur langue quand il me plaît de faire le médecin
 Ou leurs enfants quand il me plaît de faire le prophète
 Les vaisseaux des armateurs la plume de mes confrères
 La monnaie des aveugles les mains des muets
 Ou bien encore à cause du vocabulaire et non de l'écriture
 Une lettre écrite par ceux qui ont plus de vingt ans
 Il me suffit de sentir l'odeur de leurs églises
 L'odeur des fleuves dans leurs villes
 Le parfum des fleurs dans les jardins publics
 Ô Corneille Agrippa l'odeur d'un petit chien m'eût suffi
 Pour décrire exactement tes concitoyens de Cologne
 Leurs rois-mages et la ribambelle ursuline
 Qui t'inspirait l'erreur touchant toutes les femmes
 Il me suffit de goûter la saveur du laurier qu'on cultive pour que j'aime ou
 que je bafoue
 Et de toucher les vêtements
 Pour ne pas douter si l'on est frileux ou non
 Ô gens que je connais
 Il me suffit d'entendre le bruit de leurs pas

Pour pouvoir indiquer à jamais la direction qu'ils ont prise
 Il me suffit de tous ceux-là pour me croire le droit
 De ressusciter les autres
 Un jour je m'attendais moi-même
 Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes
 Et d'un lyrique pas s'avançaient ceux que j'aime
 Parmi lesquels je n'étais pas
 Les géants couverts d'algues passaient dans leurs villes
 Sous-marines où les tours seules étaient des îles
 Et cette mer avec les clartés de ses profondeurs
 Coulait sang de mes veines et fait battre mon cœur
 Puis sur terre il venait mille peuplades blanches
 Dont chaque homme tenait une rose à la main
 Et le langage qu'ils inventaient en chemin
 Je l'appris de leur bouche et je le parle encore
 Le cortège passait et j'y cherchais mon corps
 Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même
 Amenaient un à un les morceaux de moi-même
 On me bâtit peu à peu comme on élève une tour
 Les peuples s'entassaient et je parus moi-même
 Qu'ont formé tous les corps et les choses humaines

Temps passés Trépassés Les dieux qui me formâtes
 Je ne vis que passant ainsi que vous passâtes
 Et détournant mes yeux de ce vide avenir
 En moi-même je vois tout le passé grandir

Rien n'est mort que ce qui n'existe pas encore
 Près du passé luisant demain est incolore
 Il est informe aussi près de ce qui parfait
 Présente tout ensemble et l'effort et l'effet

Marizibill

Dans la Haute-Rue à Cologne
 Elle allait et venait le soir
 Offerte à tous en tout mignonne
 Puis buvait lasse des trottoirs
 Très tard dans les brasseries borgnes

Elle se mettait sur la paille
 Pour un maquereau roux et rose
 C'était un juif il sentait l'ail
 Et l'avait venant de Formose
 Tirée d'un bordel de Changai

Je connais gens de toutes sortes
 Ils n'égalent pas leurs destins
 Indécis comme feuilles mortes
 Leurs yeux sont des feux mal éteints
 Leurs cœurs bougent comme leurs portes

Le voyageur

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Europe

Tu regardais un banc de nuages descendre
Avec le paquebot orphelin vers les fièvres futures
Et de tous ces regrets de tous ces repentirs
Te souviens-tu
Vagues poissons arcs fleurs surmarines
Une nuit c'était la mer
Et les fleuves s'y répandaient

Je m'en souviens je m'en souviens encore

Un soir je descendis dans une auberge triste
Auprès de Luxembourg
Dans le fond de la salle il s'envolait un Christ
Quelqu'un avait un furet
Un autre un hérisson
L'on jouait aux cartes
Et toi tu m'avais oublié

Te souviens-tu du long orphelinat des gares
Nous traversâmes des villes qui tout le jour tournaient
Et vomissaient la nuit le soleil des journées
Ô matelots ô femmes sombres et vous mes compagnons
Souvenez-vous-en

Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés
Deux matelots qui ne s'étaient jamais parlé
Le plus jeune en mourant tomba sur le côté

Ô vous chers compagnons
Sonneries électriques des gares chant des moissonneuses
Traîneau d'un boucher régiment des rues sans nombre
Cavalerie des ponts nuits livides de l'alcool
Les villes que j'ai vues vivaient comme des folles

Te souviens-tu des banlieues et du troupeau plaintif des paysages
Les cyprès projetaient sous la lune leurs ombres
J'écoutais cette nuit au déclin de l'été
Un oiseau langoureux et toujours irrité
Et le bruit éternel d'un fleuve large et sombre

Mais tandis que mourants roulaient vers l'estuaire
Tous les regards tous les regards de tous les yeux
Les bords étaient déserts herbus silencieux
Et la montagne à l'autre rive était très claire

Alors sans bruit sans qu'on pût voir rien de vivant
 Contre le mont passèrent des ombres vivaces
 De profil ou soudain tournant leurs vagues faces
 Et tenant l'ombre de leurs lances en avant

Les ombres contre le mont perpendiculaire
 Grandissaient ou parfois s'abaissaient brusquement
 Et ces ombres barbues pleuraient humainement
 En glissant pas à pas sur la montagne claire

Qui donc reconnais-tu sur ces vieilles photographies
 Te souviens-tu du jour où une abeille tomba dans le feu
 C'était tu t'en souviens à la fin de l'été

Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés
 L'aîné portait au cou une chaîne de fer
 Le plus jeune mettait ses cheveux blonds en tresse

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Euripe

Marie

Vous y dansiez petite fille
 Y danserez-vous mère-grand
 C'est la maclotte qui sautille
 Toutes les cloches sonneront
 Quand donc reviendrez-vous Marie

Les masques sont silencieux
 Et la musique est si lointaine
 Qu'elle semble venir des cieux
 Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine
 Et mon mal est délicieux

Les brebis s'en vont dans la neige
 Flocons de laine et ceux d'argent
 Des soldats passent et que n'ai-je
 Un cœur à moi ce cœur changeant
 Changeant et puis encor que sais-je

Sais-je où s'en iront tes cheveux
 Crépus comme mer qui moutonne
 Sais-je où s'en iront tes cheveux
 Et tes mains feuilles de l'automne
 Que jonchent aussi nos aveux

Je passais au bord de la Seine
 Un livre ancien sous le bras
 Le fleuve est pareil à ma peine

Il s'écoule et ne tarit pas
Quand donc finira la semaine

La blanche neige

Les anges les anges dans le ciel
L'un est vêtu en officier
L'un est vêtu en cuisinier
Et les autres chantent

Bel officier couleur du ciel
Le doux printemps longtemps après Noël
Te médaillera d'un beau soleil
D'un beau soleil

Le cuisinier plume les oies
Ah ! tombe neige
Tombe et que n'ai-je
Ma bien-aimée entre mes bras

Poème lu au mariage d'André Salmon

Le 13 juillet 1909

En voyant des drapeaux ce matin je ne me suis pas dit
Voilà les riches vêtements des pauvres
Ni la pudeur démocratique veut me voiler sa douleur
Ni la liberté en honneur fait qu'on imite maintenant
Les feuilles ô liberté végétale ô seule liberté terrestre
Ni les maisons flambent parce qu'on partira pour ne plus revenir
Ni ces mains agitées travailleront demain pour nous tous
Ni même on a pendu ceux qui ne savaient pas profiter de la vie
Ni même on renouvelle le monde en reprenant la Bastille
Je sais que seuls le renouvellent ceux qui sont fondés en poésie
On a pavoisé Paris parce que mon ami André Salmon s'y marie

Nous nous sommes rencontrés dans un caveau maudit
Au temps de notre jeunesse
Fumant tous deux et mal vêtus attendant l'aube
Épris épris des mêmes paroles dont il faudra changer le sens
Trompés trompés pauvres petits et ne sachant pas encore rire
La table et les deux verres devinrent un mourant qui nous jeta le dernier
regard d'Orphée
Les verres tombèrent se brisèrent
Et nous apprîmes à rire
Nous partîmes alors pèlerins de la perdition
À travers les rues à travers les contrées à travers la raison
Je le revis au bord du fleuve sur lequel flottait Ophélie
Qui blanche flotte encore entre les nénuphars
Il s'en allait au milieu des Hamlets blafards
Sur la flûte jouant les airs de la folie

Je le revis près d'un moujik mourant compter les béatitudes
 En admirant la neige semblable aux femmes nues
 Je le revis faisant ceci ou cela en l'honneur des mêmes paroles
 Qui changent la face des enfants et je dis toutes ces choses
 Souvenir et Avenir parce que mon ami André Salmon se marie

Réjouissons-nous non pas parce que notre amitié a été le fleuve qui nous a
 fertilisés
 Terrains riverains dont l'abondance est la nourriture que tous espèrent
 Ni parce que nos verres nous jettent encore une fois le regard d'Orphée
 mourant
 Ni parce que nous avons tant grandi que beaucoup pourraient confondre
 nos yeux et les étoiles
 Ni parce que les drapeaux claquent aux fenêtres des citoyens qui sont
 contents depuis cent ans d'avoir la vie et de menues choses à défendre
 Ni parce que fondés en poésie nous avons des droits sur les paroles qui
 forment et défont l'Univers
 Ni parce que nous pouvons pleurer sans ridicule et que nous savons rire
 Ni parce que nous fumons et buvons comme autrefois
 Réjouissons-nous parce que directeur du feu et des poètes
 L'amour qui emplit ainsi que la lumière
 Tout le solide espace entre les étoiles et les planètes
 L'amour veut qu'aujourd'hui mon ami André Salmon se marie

L'Adieu

J'ai cueilli ce brin de bruyère
 L'automne est morte souviens-t'en
 Nous ne nous verrons plus sur terre
 Odeur du temps brin de bruyère
 Et souviens-toi que je t'attends

Salomé

Pour que sourie encore une fois Jean-Baptiste
 Sire je danserais mieux que les séraphins
 Ma mère dites-moi pourquoi vous êtes triste
 En robe de comtesse à côté du Dauphin

Mon cœur battait battait très fort à sa parole
 Quand je dansais dans le fenouil en écoutant
 Et je brodais des lys sur une banderole
 Destinée à flotter au bout de son bâton

Et pour qui voulez-vous qu'à présent je la brode
 Son bâton refléurit sur les bords du Jourdain
 Et tous les lys quand vos soldats ô roi Hérode
 L'emmenèrent se sont flétris dans mon jardin

Venez tous avec moi là-bas sous les quinconces
 Ne pleure pas ô joli fou du roi

Prends cette tête au lieu de ta marotte et danse
N'y touchez pas son front ma mère est déjà froid

Sire marchez devant trabants marchez derrière
Nous creuserons un trou et l'y enterrerons
Nous planterons des fleurs et danserons en rond
Jusqu'à l'heure où j'aurai perdu ma jarrettière
Le roi sa tabatière
L'infante son rosaire
Le curé son bréviaire

La porte

La porte de l'hôtel sourit terriblement
Qu'est-ce que cela peut me faire ô ma maman
D'être cet employé pour qui seul rien n'existe
Pi-mus couples allant dans la profonde eau triste
Ange frais débarqués à Marseille hier matin
J'entends mourir et remourir un chant lointain
Humble comme je suis qui ne suis rien qui vaille

Enfant je t'ai donné ce que j'avais travaillé

Merlin et la vieille femme

Le soleil ce jour-là s'étalait comme un ventre
Maternel qui saignait lentement sur le ciel
La lumière est ma mère ô lumière sanglante
Les nuages coulaient comme un flux menstruel

Au carrefour où nulle fleur sinon la rose
Des vents mais sans épine n'a fleuri l'hiver
Merlin guettait la vie et l'éternelle cause
Qui fait mourir et puis renaître l'univers

Une vieille sur une mule à chape verte
S'en vint suivant la berge du fleuve en aval
Et l'antique Merlin dans la plaine déserte
Se frappait la poitrine en s'écriant Rival

O mon être glacé dont le destin m'accable
Dont ce soleil de chair grelotte veux-tu voir
Ma Mémoire venir et m'aimer ma semblable
Et quel fils malheureux et beau je veux avoir

Son geste fit crouler l'orgueil des cataclysmes
Le soleil en dansant remuait son nombril
Et soudain le printemps d'amour et d'héroïsme
Amena par la main un jeune jour d'avril

Les voies qui viennent de l'ouest étaient couvertes

D'ossements d'herbes drues de destins et de fleurs
Des monuments tremblants près des charognes vertes
Quand les vents apportaient des poils et des malheurs

Laissant sa mule à petits pas s'en vint l'amante
A petits coups le vent défripait ses atours
Puis les pâles amants joignant leurs mains démentes
L'entrelacs de leurs doigts fut leur seul laps d'amour

Elle balla mimant un rythme d'existence
Criant Depuis cent ans j'espérais ton appel
Les astres de ta vie influaient sur ma danse
Morgane regardait de haut du mont Gibel

Ah ! qu'il fait doux danser quand pour vous se déclare
Un mirage où tout chante et que les vents d'horreur
Feignent d'être le rire de la lune hilare
Et d'effrayer les fantômes avants-coureurs

J'ai fait des gestes blancs parmi les solitudes
Des lémures couraient peupler les cauchemars
Mes tournolements exprimaient les béatitudes
Qui toutes ne sont rien qu'un pur effet de l'Art

Je n'ai jamais cueilli que la fleur d'aubépine
Aux printemps finissants qui voulaient défleurer
Quand les oiseaux de proie proclamaient leurs rapines
D'agneaux mort-nés et d'enfants-dieux qui vont mourir

Et j'ai vieilli vois-tu pendant ta vie je danse
Mais j'eusse été tôt lasse et l'aubépine en fleurs
Cet avril aurait eu la pauvre confidence
D'un corps de vieille morte en mimant la douleur

Et leurs mains s'élevaient comme un vol de colombes
Clarté sur qui la nuit fondit comme un vautour
Puis Merlin s'en alla vers l'est disant Qu'il monte
Le fils de ma Mémoire égale de l'Amour

Qu'il monte de la fange ou soit une ombre d'homme
Il sera bien mon fils mon ouvrage immortel
Le front nimbé de feu sur le chemin de Rome
Il marchera tout seul en regardant le ciel

La dame qui m'attend se nomme Viviane
Et vienne le printemps des nouvelles douleurs
Couché parmi la marjolaine et les pas-d'âne
Je m'éterniserai sous l'aubépine en fleurs

Saltimbanques

À Louis Dumur

Dans la plaine les baladins
S'éloignent au long des jardins
Devant l'huis des auberges grises
Par les villages sans églises

Et les enfants s'en vont devant
Les autres suivent en rêvant
Chaque arbre fruitier se résigne
Quand de très loin ils lui font signe

Ils ont des poids ronds ou carrés
Des tambours des cerceaux dorés
L'ours et le singe animaux sages
Quêtent des sous sur leur passage

Le larron

CHŒUR

Maraudeur étranger malheureux malhabile
Voleur voleur que ne demandais-tu ces fruits
Mais puisque tu as faim que tu es en exil
Il pleure il est barbare et bon pardonnez-lui

LARRON

Je confesse le vol des fruits doux des fruits mûrs
Mais ce n'est pas l'exil que je viens simuler
Et sachez que j'attends de moyennes tortures
Injustes si je rends tout ce que j'ai volé

VIEILLARD

Issu de l'écume des mers comme Aphrodite
Sois docile puisque tu es beau Naufragé
Vois les sages te font des gestes socratiques
Vous parlerez d'amour quand il aura mangé

CHŒUR

Maraudeur étranger malhabile et malade
Ton père fut un sphinx et ta mère une nuit
Qui charma de lueurs Zacinthe et les Cyclades
As-tu feint d'avoir faim quand tu volas les fruits

LARRON

Possesseurs de fruits mûrs que dirai-je aux insultes
 Ouïr ta voix figure en nénie ô maman
 Puisqu'ils n'eurent enfin la pubère et l'adulte
 Du prétexte sinon que s'aimer nuitamment

Il y avait des fruits tout ronds comme des âmes
 Et des amandes de pomme de pin jonchaient
 Votre jardin marin où j'ai laissé mes rames
 Et mon couteau punique au pied de ce pêcher

Les citrons couleur d'huile et à saveur d'eau froide
 Pendaient parmi les fleurs des citronniers tordus
 Les oiseaux de leur bec ont blessé vos grenades
 Et presque toutes les figues étaient fendues

L'ACTEUR

Il entra dans la salle aux fresques qui figurent
 L'inceste solaire et nocturne dans les nues
 Assieds-toi là pour mieux ouïr les voix ligures
 Au son des cinyres des Lydiennes nues

Or les hommes ayant des masques de théâtre
 Et les femmes ayant des colliers où pendait
 La pierre prise au foie d'un vieux coq de Tanagre
 Parlaient entre eux le langage de la Chaldée

Les autans langoureux dehors feignaient l'automne
 Les convives c'étaient tant de couples d'amants
 Qui dirent tour à tour Voleur je te pardonne.
 Reçois d'abord le sel puis le pain de froment

Le brouet qui froidit sera fade à tes lèvres
 Mais l'outre en peau de bouc maintient frais le vin blanc
 Par ironie veux-tu qu'on serve un plat de fèves
 Ou des beignets de fleurs trempés dans du miel blond

Une femme lui dit Tu n'invoques personne
 Crois-tu donc au hasard qui coule au sablier
 Voleur connais-tu mieux les lois malgré les hommes
 Veux-tu le talisman heureux de mon collier

Larron des fruits tourne vers moi tes yeux lyriques
 Emplissez de noix la besace du héros
 Il est plus noble que le paon pythagorique
 Le dauphin la vipère mâle ou le taureau

Qui donc es-tu toi qui nous vins grâce au vent scythe
 Il en est tant venu par la route ou la mer
 Conquérants égarés qui s'éloignaient trop vite
 Colonnes de clins d'yeux qui fuyaient aux éclairs

CHŒUR

Un homme bègue ayant au front deux jets de flammes
 Passa menant un peuple infime pour l'orgueil
 De manger chaque jour les cailles et la manne
 Et d'avoir vu la mer ouverte comme un œil

Les piseurs d'eau barbus coiffés de bandelettes
 Noires et blanches contre les maux et les sorts
 Revenaient de l'Euphrate et les yeux des chouettes
 Attiraient quelquefois les chercheurs de trésors

Cet insecte jaseur ô poète barbare
 Regagnait chastement à l'heure d'y mourir
 La forêt précieuse aux oiseaux gemmipares
 Aux crapauds que l'azur et les sources mûrissent

Un triomphe passait gémir sous l'arc-en-ciel
 Avec de blêmes laurés debout dans les chars
 Les statues suant les scurriles les agnelles
 Et l'angoisse rauque des paonnes et des jars

Les veuves précédaient en égrenant des grappes
 Les évêques noirs révérent sans le savoir
 Au triangle isocèle ouvert au mors des chapes
 Pallas et chantaient l'hymne à la belle mais noire

Les chevaucheurs nous jetèrent dans l'avenir
 Les alcancies pleines de cendre ou bien de fleurs
 Nous aurons des baisers florentins sans le dire
 Mais au jardin ce soir tu vins sage et voleur

Ceux de ta secte adorent-ils un signe obscène ;
 Belphégor le soleil le silence ou le chien
 Cette furtive ardeur des serpents qui s'entr'aiment

L'ACTEUR

Et le larron des fruits cria Je suis chrétien

CHŒUR

Ah ! Ah ! les colliers tinteront cherront les masques
 Va-t'en va-t'en contre le feu l'ombre prévaut
 Ah ! Ah ! le larron de gauche dans la bourrasque
 Rira de toi comme hennissent les chevaux

FEMME

Larron des fruits tourne vers moi tes yeux lyriques
 Emplissez de noix la besace du héros
 Il est plus noble que le paon pythagorique

Le dauphin la vipère mâle ou le taureau

CHŒUR

Ah ! Ah ! nous secouerons toute la nuit les sistres
 La voix ligure était-ce donc un talisman
 Et si tu n'es pas de droite tu es sinistre
 Comme une tache grise ou le pressentiment

Puisque l'absolu choit la chute est une preuve
 Qui double devient triple avant d'avoir été
 Nous avouons que les grossesses nous émeuvent
 Les ventres pourront seuls nier l'aséité

Vois les vases sont pleins d'humides fleurs morales
 Va-t'en mais dénudé puisque tout est à nous
 Ouïs du chœur des vents les cadences plagales
 Et prends l'arc pour tuer l'unicorne ou le gnou

L'ombre équivoque et tendre est le deuil de ta chair
 Et sombre elle est humaine et puis la nôtre aussi
 Va-t'en le crépuscule a des lueurs légères
 Et puis aucun de nous ne croirait tes récits

Il brillait et attirait comme la pantoure
 Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée
 Et les femmes la nuit feignant d'être des taures
 L'eussent aimé comme on l'aima puisqu'en effet

Il était pâle il était beau comme un roi ladre
 Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée
 La pierre prise au foie d'un vieux coq de Tanagre
 Au lieu du roseau triste et du funèbre faix

Que n'alla-t-il vivre à la cour du roi d'Édesse
 Maigre et magique il eût scruté le firmament
 Pâle et magique il eût aimé des poétesses
 Juste et magique il eût épargné les démons

Va-t'en errer crédule et roux avec ton ombre
 Soit ! la triade est mâle et tu es vierge et froid
 Le tact est relatif mais la vue est oblongue
 Tu n'as de signe que le signe de la croix

Le vent nocturne

Oh ! les cimes des pins grincent en se heurtant
 Et l'on entend aussi se lamenter l'autan
 Et du fleuve prochain à grand'voix triomphales
 Les elfes rire au vent ou corner aux rafales
 Attys Attys Attys charmant et débraillé

C'est ton nom qu'en la nuit les elfes ont raillé
 Parce qu'un de tes pins s'abat au vent gothique
 La forêt fuit au loin comme une armée antique
 Dont les lances ô pins s'agitent au tournant
 Les villages éteints méditent maintenant
 Comme les vierges les vieillards et les poètes
 Et ne s'éveilleront au pas de nul venant
 Ni quand sur leurs pigeons fondront les gypaètes

Lul de Faltenin

Sirènes j'ai rampé vers vos
 Grottes tirez aux mers la langue
 En dansant devant leurs chevaux
 Puis battiez de vos ailes d'anges
 Et j'écoutais ces chœurs rivaux

Une arme ô ma tête inquiète
 J'agite un feuillage défleuri
 Pour écarter l'haleine tiède
 Qu'exhalent contre mes grands cris
 Vos terribles bouches muettes

Il y a là-bas la merveille
 Au prix d'elle que valez-vous
 Le sang jaillit de mes otelles
 A mon aspect et je l'avoue
 Le meurtre de mon double orgueil

Si les bateliers ont ramé
 Loin des lèvres à fleur de l'onde
 Mille et mille animaux charmés
 Flairent la route à la rencontre
 De mes blessures bien-aimées

Leurs yeux étoiles bestiales
 Éclairent ma compassion
 Qu'importe sagesse égale
 Celle des constellations
 Car c'est moi seul nuit qui t'étoile

Sirènes enfin je descends
 Dans une grotte avide J'aime
 Vos yeux Les degrés sont glissants
 Au loin que vous devenez naines
 N'attirez plus aucun passant

Dans l'attente et bien-apprise
 J'ai vu feuilloler nos forêts
 Mer le soleil se gargarise
 Où les matelots désiraient

Que vergues et mâts reverdissent

Je descends et le firmament
S'est changé très vite en méduse
Puisque je flambe atrocement
Que mes bras seuls sont les excuses
Et les torches de mon tourment

Oiseaux tirez aux mers la langue
Le soleil d'hier m'a rejoint
Les otelles nous ensanglantent
Dans le nid des Sirènes loin
Du troupeau d'étoiles oblongues

La tzigane

La tzigane savait d'avance
Nos deux vies barrées par les nuits
Nous lui dîmes adieu et puis
De ce puits sortit l'Espérance

L'amour lourd comme un ours privé
Dansa debout quand nous voulûmes
Et l'oiseau bleu perdit ses plumes
Et les mendiants leurs Ave

On sait très bien que l'on se damne
Mais l'espoir d'aimer en chemin
Nous fait penser main dans la main
À ce qu'a prédit la tzigane

L'ermite

À Félix Fénéon

Un ermite déchaux près d'un crâne blanchi
Cria Je vous maudis martyres et détresses
Trop de tentations malgré moi me caressent
Tentations de lune et de logomachies

Trop d'étoiles s'enfuient quand je dis mes prières
Ô chef de morte Ô vieil ivoire Orbites Troux
Des narines rongées J'ai faim Mes cris s'enrouent
Voici donc pour mon jeûne un morceau de gruyère

Ô Seigneur flagellez les nuées du coucher
Qui vous tendent au ciel de si jolis culs roses
Et c'est le soir les fleurs de jour déjà se closent
Et les souris dans l'ombre incantent le plancher

Les humains savent tant de jeux l'amour la mourre

L'amour jeu des nombrils ou jeu de la grande oie
 La moure jeu du nombre illusoire des doigts
 Saigneur faites Seigneur qu'un jour je m'énamoure

J'attends celle qui me tendra ses doigts menus
 Combien de signes blancs aux ongles les paresse
 Les mensonges pourtant j'attends qu'elle les dresse
 Ses mains énamourées devant moi l'Inconnue

Seigneur que t'ai-je fait Vois Je suis unicorne
 Pourtant malgré son bel effroi concupiscent
 Comme un poupon chéri mon sexe est innocent
 D'être anxieux seul et debout comme une borne

Seigneur le Christ est nu jetez jetez sur lui
 La robe sans couture éteignez les ardeurs
 Au puits vont se noyer tant de tintements d'heures
 Quand isochrones choient des gouttes d'eau de pluie

J'ai veillé trente nuits sous les lauriers-roses
 As-tu sué du sang Christ dans Gethsémani
 Crucifié réponds Dis non Moi je le nie
 Car j'ai trop espéré en vain l'hématidrose

J'écoutais à genoux toquer les battements
 Du cœur le sang roulait toujours en ses artères
 Qui sont de vieux coraux ou qui sont des clavaires
 Et mon aorte était avare éperdument

Une goutte tomba Sueur Et sa couleur
 Lueur Le sang si rouge et j'ai ri des damnés
 Puis enfin j'ai compris que je saignais du nez
 À cause des parfums violents de mes fleurs

Et j'ai ri du vieil ange qui n'est point venu
 De vol très indolent me tendre un beau calice
 J'ai ri de l'aile grise et j'ôte mon cilice
 Tissé de crins soyeux par de cruels canuts

Vertuchou Riotant des vulves des papesses
 De saintes sans tétons j'irai vers les cités
 Et peut-être y mourir pour ma virginité
 Parmi les mains les peaux les mots et les promesses

Malgré les autans bleus je me dresse divin
 Comme un rayon de lune adoré par la mer
 En vain j'ai supplié tous les saints aémères
 Aucun n'a consacré mes doux pains sans levain

Et je marche Je fuis ô nuit Lilith ulule
 Et clame vainement et je vois de grands yeux
 S'ouvrir tragiquement Ô nuit je vois tes cieux

S'étoiler calmement de splendides pilules

Un squelette de reine innocente est pendu
 A un long fil d'étoile en désespoir sévère
 La nuit les bois sont noirs et se meurt l'espoir vert
 Quand meurt les jour avec un râle inattendu

Et je marche je fuis ô jour l'émoi de l'aube
 Ferma le regard fixe et doux de vieux rubis
 Des hiboux et voici le regard des brebis
 Et des truies aux tétins roses comme des lobes

Des corbeaux éployés comme des tildes font
 Une ombre vaine aux pauvres champs de seigle mûr
 Non loin des bourgs où des chaumières sont impures
 D'avoir des hiboux morts cloués à leur plafond

Mes kilomètres longs Mes tristesses plénières
 Les squelettes de doigts terminant les sapins
 Ont égaré ma route et mes rêves poupins
 Souvent et j'ai dormi au sol des sapinières

Enfin Ô soir pâmé Au bout de mes chemins
 La ville m'apparut très grave au son des cloches
 Et ma luxure meurt à présent que j'approche
 En entrant j'ai béni les foules des deux mains

Cité j'ai ri de tes palais tels que des truffes
 Blanches au sol fouillé de clairières bleues
 Or mes désirs s'en vont tous à la queue leu leu
 Ma migraine pieuse a coiffé sa cucuphe

Car toutes sont venues m'avouer leurs péchés
 Et Seigneur je suis saint par le vœu des amantes
 Zélotide et Lorie Louise et Diamante
 Ont dit Tu peux savoir ô toi l'effarouché

Ermite absous nos fautes jamais vénielles
 Ô toi le pur et le contrit que nous aimons
 Sache nos cœurs sache les jeux que nous aimons
 Et nos baisers quintessenciés comme du miel

Et j'absous les aveux pourpres comme leur sang
 Des poétesses nues des fées des fornarines
 Aucun pauvre désir ne gonfle ma poitrine
 Lorsque je vois le soir les couples s'enlaçant

Car je ne veux plus rien sinon laisser se clore
 Mes yeux couple lassé au verger pantelant
 Plein du râle pompeux des groseilliers sanglants
 Et de la sainte cruauté des passiflores

Automne

Dans le brouillard s'en vont un paysan cagneux
Et son bœuf lentement dans le brouillard d'automne
Qui cache les hameaux pauvres et vergogneux

Et s'en allant là-bas le paysan chantonne
Une chanson d'amour et d'infidélité
Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise

Oh ! l'automne l'automne a fait mourir l'été
Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises

L'Émigrant de Landor Road

Le chapeau à la main il entra du pied droit
Chez un tailleur très chic et fournisseur du roi
Ce commerçant venait de couper quelques têtes
De mannequins vêtus comme il faut qu'on se vête

La foule en tous sens remuait en mêlant
Des ombres sans amour qui se traînaient par terre
Et des mains vers le ciel plein de lacs de lumière
S'envolaient quelquefois comme des oiseaux blancs

Mon bateau partira demain pour l'Amérique
Et je ne reviendrai jamais
Avec l'argent gardé dans les prairies lyriques
Guider mon ombre aveugle en ces rues que j'aimais

Car revenir c'est bon pour un soldat des Indes
Les boursiers ont vendu tous mes crachats d'or fin
Mais habillé de neuf je veux dormir enfin
Sous des arbres pleins d'oiseaux muets et de singes

Les mannequins pour lui s'étant déshabillés
Battirent leurs habits puis les lui essayèrent
Le vêtement d'un lord mort sans avoir payé
Au rabais l'habilla comme un millionnaire

Au dehors les années
Regardaient la vitrine
Les mannequins victimes
Et passaient enchaînées

Intercalées dans l'an c'étaient les journées neuves
Les vendredis sanglants et lents d'enterrements
De blancs et de tout noirs vaincus des cieux qui pleuvent
Quand la femme du diable a battu son amant

Puis dans un port d'automne aux feuilles indécises
 Quand les mains de la foule y feuilloyaient aussi
 Sur le pont du vaisseau il posa sa valise
 Et s'assit

Les vents de l'Océan en soufflant leurs menaces
 Laisaient dans ses cheveux de longs baisers mouillés
 Des émigrants tendaient vers le port leurs mains lasses
 Et d'autres en pleurant s'étaient agenouillés

Il regarda longtemps les rives qui moururent
 Seuls des bateaux d'enfants tremblaient à l'horizon
 Un tout petit bouquet flottant à l'aventure
 Couvrit l'Océan d'une immense floraison

Il aurait voulu ce bouquet comme la gloire
 Jouer dans d'autres mers parmi tous les dauphins
 Et l'on tissait dans sa mémoire
 Une tapisserie sans fin
 Qui figurait son histoire

Mais pour noyer changées en poux
 Ces tisseuses têtues qui sans cesse interrogent
 Il se maria comme un doge
 Aux cris d'une sirène moderne sans époux

Gonfle-toi vers la nuit O Mer Les yeux des squales
 Jusqu'à l'aube ont guetté de loin avidement
 Des cadavres de jours rongés par les étoiles
 Parmi le bruit des flots et des derniers serments

Rosemonde

À André Derain

Longtemps au pied du perron de
 La maison où entra la dame
 Que j'avais suivie pendant deux
 Bonnes heures à Amsterdam
 Mes doigts jetèrent des baisers

Mais le canal était désert
 Le quai aussi et nul ne vit
 Comment mes baisers retrouvèrent
 Celle à qui j'ai donné ma vie
 Un jour pendant plus de deux heures

Je la surnomma Rosemonde
 Voulant pouvoir me rappeler
 Sa bouche fleurie en Hollande

Puis lentement je m'en allai
 Pour quêter la Rose du Monde

Le brasier

J'ai jeté dans le noble feu
 Que je transporte et que j'adore
 De vives mains et même feu
 Ce Passé ces têtes de morts
 Flamme je fais ce que tu veux

Le galop soudain des étoiles
 N'étant que ce qui deviendra
 Se mêle au hennissement mâle
 Des centaures dans leurs haras
 Et des grand'plaintes végétales

Où sont ces têtes que j'avais
 Où est le Dieu de ma jeunesse
 L'amour est devenu mauvais
 Qu'au brasier les flammes renaissent
 Mon âme au soleil se dévêt

Dans la plaine ont poussé des flammes
 Nos cœurs pendent aux citronniers
 Les têtes coupées qui m'acclament
 Et les astres qui ont saigné
 Ne sont que des têtes de femmes

Le fleuve épinglé sur la ville
 T'y fixe comme un vêtement
 Partant à l'amphion docile
 Tu subis tous les tons charmants
 Qui rendent les pierres agiles

Je flambe dans le brasier à l'ardeur adorable
 Et les mains des croyants m'y rejettent multiple innombrablement
 Les membres des intercis flambent auprès de moi
 Éloignez du brasier les ossements
 Je suffis pour l'éternité à entretenir le feu de mes délices
 Et des oiseaux protègent de leurs ailes ma face et le soleil

Ô Mémoire Combien de races qui forlignent
 Des Tyndarides aux vipères ardentes de mon bonheur
 Et les serpents ne sont-ils que les cous des cygnes
 Qui étaient immortels et n'étaient pas chanteurs
 Voici ma vie renouvelée
 De grands vaisseaux passent et repassent
 Je trempe une fois encore mes mains dans l'Océan

Voici le paquebot et ma vie renouvelée

Ses flammes sont immenses
 Il n'y a plus rien de commun entre moi
 Et ceux qui craignent les brûlures

Descendant des hauteurs où pense la lumière
 Jardins rouant plus haut que tous les ciels mobiles
 L'avenir masqué flambé en traversant les cieux

Nous attendons ton bon plaisir ô mon amie

J'ose à peine regarder la divine mascarade

Quand bleuira sur l'horizon la Désirade

Au delà de notre atmosphère s'élève un théâtre
 Que construit le ver Zamir sans instrument
 Puis le soleil revint ensoleiller les places
 D'une ville marine apparue contremont
 Sur les toits se reposaient les colombes lasses

Et le troupeau de sphinx regagne la sphingerie
 À petits pas Il orra le chant du pâtre toute la vie
 Là-haut le théâtre est bâti avec le feu solide
 Comme les astres dont se nourrit le vide

Et voici le spectacle
 Et pour toujours je suis assis dans un fauteuil
 Ma tête mes genoux mes coudes vain pentacle
 Les flammes ont poussé sur moi comme des feuilles

Des acteurs inhumains claires bêtes nouvelles
 Donnent des ordres aux hommes apprivoisés
 Terre
 Ô Déchirée que les fleuves ont reprisée

J'aimerais mieux nuit et jour dans les sphingeries
 Vouloir savoir pour qu'enfin on m'y dévorât

Rhénanes - Nuit rhénane

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme
 Écoutez la chanson lente d'un batelier
 Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes
 Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant une ronde
 Que je n'entende plus le chant du batelier
 Et mettez près de moi toutes les filles blondes
 Au regard immobile aux nattes repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent
 Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter
 La voix chante toujours à en râle-mourir
 Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire

Rhénanes - Mai

Le mai le joli mai en barque sur le Rhin
 Des dames regardaient du haut de la montagne
 Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne
 Qui donc a fait pleurer les saules riverains ?

Or des vergers fleuris se figeaient en arrière
 Les pétales tombés des cerisiers de mai
 Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée
 Les pétales flétris sont comme ses paupières

Sur le chemin du bord du fleuve lentement
 Un ours un singe un chien menés par des tziganes
 Suivaient une roulotte traînée par un âne
 Tandis que s'éloignait dans les vignes rhénanes
 Sur un fifre lointain un air de régiment

Le mai le joli mai a paré les ruines
 De lierre de vigne vierge et de rosiers
 Le vent du Rhin secoue sur le bord les osiers
 Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes

Rhénanes - La synagogue

Ottomar Scholem et Abraham Loeweren
 Coiffés de feutres verts le matin du sabbat
 Vont à la synagogue en longeant le Rhin
 Et les coteaux où les vignes rougissent là-bas

Ils se disputent et crient des choses qu'on ose à peine traduire
 Bâtard conçu pendant les règles ou Que le diable entre dans ton père
 Le vieux Rhin soulève sa face ruisselante et se détourne pour sourire
 Ottomar Scholem et Abraham Loeweren sont en colère

Parce que pendant le sabbat on ne doit pas fumer
 Tandis que les chrétiens passent avec des cigares allumés
 Et parce qu'Ottomar et Abraham aiment tous deux
 Lia aux yeux de brebis et dont le ventre avance un peu

Pourtant tout à l'heure dans la synagogue l'un après l'autre
 Ils baiseront la thora en soulevant leur beau chapeau
 Parmi les feuillards de la fête des cabanes
 Ottomar en chantant sourira à Abraham

Rhénanes - Les cloches

Mon beau tzigane mon amant
Écoute les cloches qui sonnent
Nous nous aimions éperdument
Croyant n'être vus de personne

Mais nous étions bien mal cachés
Toutes les cloches à la ronde
Nous ont vus du haut des clochers
Et le disent à tout le monde

Demain Cyprien et Henri
Marie Ursule et Catherine
La boulangère et son mari
Et puis Gertrude ma cousine

Souriront quand je passerai
Je ne saurai plus où me mettre
Tu seras loin Je pleurerai
J'en mourrai peut-être

Rhénanes - La Loreley

À Bacharach il y avait une sorcière blonde
Qui laissait mourir d'amour tous les hommes à la ronde

Devant son tribunal l'évêque la fit citer
D'avance il l'absolvit à cause de sa beauté

Ô belle Loreley aux yeux pleins de pierreries
De quel magicien tiens-tu ta sorcellerie

Je suis lasse de vivre et mes yeux sont maudits
Ceux qui m'ont regardé évêque en ont péri

Mes yeux ce sont des flammes et non des pierreries
Jetez jetez aux flammes cette sorcellerie

Je flambe dans ces flammes ô belle Loreley
Qu'un autre te condamne tu m'as ensorcelé

Évêque vous riez Priez plutôt pour moi la Vierge
Faites-moi donc mourir et que Dieu vous protège

Mon amant est parti pour un pays lointain
Faites-moi donc mourir puisque je n'aime rien

Mon cœur me fait si mal il faut bien que je meure
Si je me regardais il faudrait que j'en meure

Mon cœur me fait si mal depuis qu'il n'est plus là
 Mon cœur me fit si mal du jour où il s'en alla

L'évêque fit venir trois chevaliers avec leurs lances
 Menez jusqu'au couvent cette femme en démente

Va-t'en Lore en folie va Lore aux yeux tremblants
 Tu seras une nonne vêtue de noir et blanc

Puis ils s'en allèrent sur la route tous les quatre
 La Loreley les implorait et ses yeux brillaient comme des astres

Chevaliers laissez-moi monter sur ce rocher si haut
 Pour voir une fois encore mon beau château

Pour me mirer une fois encore dans le fleuve
 Puis j'irai au couvent des vierges et des veuves

Là-haut le vent tordait ses cheveux déroulés
 Les chevaliers criaient Loreley Loreley

Tout là-bas sur le Rhin s'en vient une nacelle
 Et mon amant s'y tient il m'a vue il m'appelle

Mon cœur devient si doux c'est mon amant qui vient
 Elle se penche alors et tombe dans le Rhin

Pour avoir vu dans l'eau la belle Loreley
 Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil

Rhénanes - Schinderhannes

Dans la forêt avec sa bande
 Schinderhannes s'est désarmé
 Le brigand près de sa brigande
 Hennit d'amour au joli mai

Benzel accroupi lit la Bible
 Sans voir que son chapeau pointu
 A plume d'aigle sert de cible
 A Jacob Born le mal foutu

Juliette Blaesius qui rote
 Fait semblant d'avoir le hoquet
 Hannes pousse une fausse note
 Quand Schulz vient portant un baquet

Et s'écrie en versant des larmes
 Baquet plein de vin parfumé
 Viennent aujourd'hui les gendarmes
 Nous aurons bu le vin de mai

Allons Julia la mam'zelle
 Bois avec nous ce clair bouillon
 D'herbes et de vin de Moselle
 Prosit Bandit en cotillon

Cette brigande est bientôt soûle
 Et veut Hannes qui n'en veut pas
 Pas d'amour maintenant ma poule
 Sers-nous un bon petit repas

Il faut ce soir que j'assassine
 Ce riche juif au bord du Rhin
 Au clair des torches de résine
 La fleur de mai c'est le florin

On mange alors toute la bande
 Pète et rit pendant le dîner
 Puis s'attendrit à l'allemande
 Avant d'aller assassiner

Rhénanes - Rhénane d'automne

À Toussaint-Luca

Les enfants des morts vont jouer
 Dans le cimetière
 Martin Gertrude Hans et Henri
 Nul coq n'a chanté aujourd'hui
 Kikiriki

Les vieilles femmes
 Tout en pleurant cheminent
 Et les bons ânes
 Braillent hi han et se mettent à brouter les fleurs
 Des couronnes mortuaires

C'est le jour des morts et de toutes leurs âmes
 Les enfants et les vieilles femmes
 Allument des bougies et des cierges
 Sur chaque tombe catholique
 Les voiles des vieilles
 Les nuages du ciel
 Sont comme des barbes de biques

L'ait tremble de flammes et de prières
 Le cimetière est un beau jardin
 Plein de saules gris et de romarins
 Il vous vient souvent des amis qu'on enterre
 ah ! que vous êtes bien dans le beau cimetière
 Vous mendiants morts saouls de bière

Vous les aveugles comme le destin
Et vous petits enfants morts en prière

Ah ! que vous êtes bien dans le beau cimetière
Vous bourgmestres vous bateliers
Et vous conseillers de régence
Vous aussi tziganes sans papiers
La vie vous pourrit dans la panse
La croix vous pousse entre les pieds
Le vent du Rhin ulule avec tous les hiboux
Il éteint les cierges que toujours les enfants rallument
Et les feuilles mortes
Viennent couvrir les morts

Des enfants morts parlent parfois avec leur mère
Et des mortes parfois voudraient bien revenir

Oh ! je ne veux pas que tu sortes
L'automne est plein de mains coupées
Non non ce sont des feuilles mortes
Ce sont les mains des chères mortes
Ce sont tes mains coupées
Nous avons tant pleuré aujourd'hui
Avec ces morts leurs enfants et les vieilles femmes
Sous le ciel sans soleil
Au cimetière plein de flammes

Puis dans le vent nous nous en retournâmes

A nos pieds roulaient des châtaignes
Dont les bogues étaient
Comme le cœur blessé de la madone
Dont on doute si elle eut la peau
Couleur des châtaignes d'automne

Rhénanes - Les sapins

Les sapins en bonnets pointus
De longues robes revêtu
Comme des astrologues
Saluent leurs frères abattus
Les bateaux qui sur le Rhin voguent

Dans les sept arts endoctrinés
Par les vieux sapins leurs aînés
Qui sont de grands poètes
Ils se savent prédestinés
A briller plus que des planètes

A briller doucement changés
En étoiles et enneigés

Aux Noël's bienheureuses
Fêtes des sapins ensongés
Aux longues branches langoureuses

Les sapins beaux musiciens
Chantent des Noël's anciens
Au vent des soirs d'automne
Ou bien graves magiciens
Incantent le ciel quand il tonne

Des rangées de blancs chérubins
Remplacent l'hiver les sapins
Et balancent leurs ailes
L'été ce sont de grands rabbins
Ou bien de vieilles demoiselles

Sapins médecins divagants
Ils vont offrant leurs bons onguents
Quand la montagne accouche
De temps en temps sous l'ouragan
Un vieux sapin geint et se couche

Rhénanes - Les femmes

Dans la maison du vigneron les femmes cousent
Lenchen remplis le poêle et mets l'eau du café
Dessus – Le chat s'étire après s'être chauffé
- Gertrude et son voisin Martin enfin s'épousent

Le rossignol aveugle essaya de chanter
Mais l'effraie ululant il trembla dans sa cage
Ce cyprès là-bas a l'air du pape en voyage
Sous la neige – Le facteur vient de s'arrêter

Pour causer avec le nouveau maître d'école
- Cet hiver est très froid le vin sera très bon
- Le sacristain sourd et boiteux est moribond
- La fille du vieux bourgmestre brode une étoile

Pour la fête du curé La forêt là-bas
Grâce au vent chantait à voix grave de grand orgue
Le songe Herr Traum survint avec sa sœur Frau Sorge
Kaethi tu n'as bien raccommo'dé ces bas

- Apporte le café le beurre et les tartines
La marmelade le saindoux un pot de lait
- Encore un peu de café Lenchen s'il te plaît
- On dirait que le vent dit des phrases latines

- Encore un peu de café Lenchen s'il te plaît
- Lotte es-tu triste O petit cœur – Je crois qu'elle aime

- Dieu garde – Pour ma part je n'aime que moi-même
 - Chut A présent grand-mère dit son chapelet

- Il me faut du sucre candi Leni je tousse
 - Pierre mène son furet chasser les lapins
 Le vent faisait danser en rond tous les sapins
 Lotte l'amour rend triste – Ilse la vie est douce

La nuit tombait Les vignobles aux ceps tordus
 Devenaient dans l'obscurité des ossuaires
 En neige et repliés gisaient là des suaires
 Et des chiens aboyaient aux passants morfondus

Il est mort écoutez La cloche de l'église
 Sonnaient tout doucement la mort du sacristain
 Lise il faut attiser le poêle qui s'éteint
 Les femmes se signaient dans la nuit indécise

Signe

Je suis soumis au Chef du Signe de l'Automne
 Partant j'aime les fruits je déteste les fleurs
 Je regrette chacun des baisers que je donne
 Tel un noyer gaulé dit au vent ses douleurs
 Mon Automne éternelle ô ma saison mentale
 Les mains des amantes d'antan jonchent ton sol
 Une épouse me suit c'est mon ombre fatale
 Les colombes ce soir prennent leur dernier vol

Un soir

Un aigle descendit de ce ciel blanc d'archanges
 Et vous soutenez-moi
 Laissez-vous trembler longtemps toutes ces lampes
 Priez priez pour moi

La ville est métallique et c'est la seule étoile
 Noyée dans tes yeux bleus
 Quand les tramways roulaient jaillissaient des feux pâles
 Sur des oiseaux galeux

Et tout ce qui tremblait dans tes yeux de mes songes
 Qu'un seul homme buvait
 Sous les feux de gaz roux comme la fausse orange
 O vêtue ton bras se lovait

Vois l'histrion tire la langue aux attentives
 Un fantôme s'est suicidé
 L'apôtre au figuier pend et lentement salive
 Jouons donc cet amour aux dés

Des cloches aux sons clairs annonçaient ta naissance
 Vois
 Les chemins sont fleuris et les palmes s'avancent
 Vers toi

La dame

Toc toc Il a fermé sa porte
 Les lys du jardin sont flétris
 Quel est donc ce mort qu'on emporte

Tu viens de toquer à sa porte
 Et trotte trotte
 Trotte la petite souris

Les fiançailles

À Picasso

Le printemps laisse errer les fiancés parjures
 Et laisse feuilloler longtemps les plumes bleues
 Que secoue le cyprès où niche l'oiseau bleu

Une Madone à l'aube a pris les églantines
 Elle viendra demain cueillir les giroflées
 Pour mettre aux nids des colombes qu'elle destine
 Au pigeon qui ce soir semblait le Paraclet

Au petit bois de citronniers s'énamourèrent
 D'amour que nous aimons les dernières venues
 Les villages lointains sont comme les paupières
 Et parmi les citrons leurs cœurs sont suspendus

Mes amis m'ont enfin avoué leur mépris
 Je buvais à pleins verres les étoiles
 Un ange a exterminé pendant que je dormais
 Les agneaux les pasteurs des tristes bergeries
 De faux centurions emportaient le vinaigre
 Et les gueux mal blessés par l'épuration dansaient
 Étoiles de l'éveil je n'en connais aucune
 Les becs de gaz pissaient leur flamme au clair de lune
 Des croque-morts avec des bocks tintaient des glas
 A la clarté des bougies tombaient vaille que vaille
 Des faux cols sur les flots de jupes mal brossées
 Des accouchées masquées fêtaient leur relevailles
 La ville cette nuit semblait un archipel
 Des femmes demandaient l'amour et la dulie
 Et sombre sombre fleuve je me rappelle
 Les ombres qui passaient n'étaient jamais jolies

Je n'ai plus même pitié de moi

Et ne puis exprimer mon tourment de silence
 Tous les mots que j'avais à dire se sont changés en étoiles
 Un Icare tente de s'élever jusqu'à chacun de mes yeux
 Et porteur de soleils je brûle au centre de deux nébuleuses
 Qu'ai-je fait aux bêtes théologiques de l'intelligence
 Jadis les morts sont revenus pour m'adorer
 Et j'espérais la fin du monde
 Mais la mienne arrive en sifflant comme un ouragan

J'ai eu le courage de regarder en arrière
 Les cadavres de mes jours
 Marquent ma route et je les pleure
 Les uns pourrissent dans les églises italiennes
 Ou bien dans de petits bois de citronniers
 Qui fleurissent et fructifient
 En même temps et en toute saison
 D'autres jours ont pleuré avant de mourir dans des tavernes
 Où d'ardents bouquets rouaient
 Aux yeux d'une mulâtresse qui inventait la poésie
 Et les roses de l'électricité s'ouvrent encore
 Dans le jardin de ma mémoire

Pardonnez-moi mon ignorance
 Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers
 Je ne sais plus rien et j'aime uniquement
 Les fleurs à mes yeux redeviennent des flammes
 Je médite divinement
 Et je souris des êtres que je n'ai pas créés
 Mais si le temps venait où l'ombre enfin solide
 Se multipliait en réalisant la diversité formelle de mon amour
 J'admirerais mon ouvrage

J'observe le repos du dimanche
 Et je loue la paresse
 Comment comment réduire
 L'infiniment petite science
 Que m'imposent mes sens
 L'un est pareil aux montagnes au ciel
 Aux villes à mon amour
 Il ressemble aux saisons
 Il vit décapité sa tête est le soleil
 Et la lune son cou tranché
 Je voudrais éprouver une ardeur infinie
 Monstre de mon ouïe tu rugis et tu pleures
 Le tonnerre te sert de chevelure
 Et tes griffes répètent le chant des oiseaux
 Le toucher monstrueux m'a pénétré m'empoisonne
 Mes yeux nagent loin de moi
 Et les astres intacts sont mes maîtres sans épreuve
 La bête des fumées a la tête fleurie
 Et le monstre le plus beau
 Ayant la saveur du laurier se désole

A la fin les mensonges ne me font plus peur
 C'est la lune qui cuit comme un œuf sur le plat
 Ce collier de gouttes d'eau va parer la noyée
 Voici mon bouquet de fleurs de la Passion
 Qui offrent tendrement deux couronnes d'épines
 Les rues sont mouillées de la pluie de naguère
 Des anges diligents travaillent pour moi à la maison
 La lune et la tristesse disparaîtront pendant
 Toute la sainte journée
 Toute la sainte journée j'ai marché en chantant
 Une dame penchée à sa fenêtre m'a regardé longtemps
 M'éloigner en chantant

Au tournant d'une rue je vis des matelots
 Qui dansaient le cou nu au son d'un accordéon
 J'ai tout donné au soleil
 Tout sauf mon ombre

Les dragues les ballots les sirènes mi-mortes
 A l'horizon brumeux s'enfonçaient les trois-mâts
 Les vents ont expiré couronnés d'anémones
 O Vierge signe pur du troisième mois

Templiers flamboyants je brûle parmi vous
 Prophétisons ensemble ô grand maître je suis
 Le désirable feu qui pour vous se dévoue
 Et la girande tourne ô belle ô belle nuit

Liens déliés par une libre flamme Ardeur
 Que mon souffle éteindra O Morts à quarantaine
 Je mire de ma mort la gloire et le malheur
 Comme si je visais l'oiseau de la quintaine

Incertitude oiseau feint peint quand vous tombiez
 Le soleil et l'amour dansaient dans le village
 Et tes enfants galants bien ou mal habillés
 Ont bâti ce bûcher le nid de mon courage

Clair de lune

Lune mellifluente aux lèvres des déments
 Les vergers et les bourgs cette nuit sont gourmands
 Les astres assez bien figurent les abeilles
 De ce miel lumineux qui dégoutte des treilles
 Car voici que tout doux et leur tombant du ciel
 Chaque rayon de lune est un rayon de miel
 Or caché je conçois la très douce aventure
 J'ai peur du dard de feu de cette abeille Arcture
 Qui posa dans mes mains des rayons décevants
 Et prit son miel lunaire à la rose des vents

1909

La dame avait une robe
 En ottoman violine
 Et sa tunique brodée d'or
 Était composée de deux panneaux
 S'attachant sur l'épaule

Les yeux dansants comme des anges
 Elle riait elle riait
 Elle avait un visage aux couleurs de France
 Les yeux bleus les dents blanches et les lèvres très rouges
 Elle avait un visage aux couleurs de France

Elle était décolletée en rond
 Et coiffée à la Récamier
 Avec de beaux bras nus

N'entendra-t-on jamais sonner minuit

La dame en robe d'ottoman violine
 Et en tunique brodée d'or
 Décolletée en rond
 Promenait ses boucles
 Son bandeau d'or
 Et traînait ses petits souliers à boucles

Elle était si belle
 Que tu n'aurais pas osé l'aimer

J'aimais les femmes atroces dans les quartiers énormes
 Où naissaient chaque jour quelques êtres nouveaux
 Le fer était leur sang la flamme leur cerveau

J'aimais j'aimais le peuple habile des machines
 Le luxe et la beauté ne sont que son écume
 Cette femme était si belle
 Qu'elle me faisait peur

À la Santé

I

Avant d'entrer dans ma cellule
 Il a fallu me mettre nu
 Et quelle voix sinistre ulule
 Guillaume qu'es-tu devenu

Le Lazare entrant dans la tombe
 Au lieu d'en sortir comme il fit
 Adieu Adieu chantante ronde

Ô mes années ô jeunes filles

II

Non je ne me sens plus là
Moi-même
Je suis le quinze de la
Onzième

Le soleil filtre à travers
Les vitres
Ses rayons font sur mes vers
Les pitres

Et dansent sur le papier
J'écoute
Quelqu'un qui frappe du pied
La voûte

III

Dans une fosse comme un ours
Chaque matin je me promène
Tournons tournons tournons toujours
Le ciel est bleu comme une chaîne
Dans une fosse comme un ours
Chaque matin je me promène

Dans la cellule d'à côté
On y fait couler la fontaine
Avec les clefs qu'il fait tinter
Que le geôlier aille et revienne
Dans la cellule d'à coté
On y fait couler la fontaine

IV

Que je m'ennuie entre ces murs tout nus
Et peint de couleurs pâles
Une mouche sur le papier à pas menus
Parcourt mes lignes inégales

Que deviendrai-je ô Dieu qui connais ma douleur
Toi qui me l'as donnée
Prends en pitié mes yeux sans larmes ma pâleur
Le bruit de ma chaise enchaînée

Et tour ces pauvres cœurs battant dans la prison
L'Amour qui m'accompagne
Prends en pitié surtout ma débile raison
Et ce désespoir qui la gagne

V

Que lentement passent les heures
Comme passe un enterrement

Tu pleureras l'heure ou tu pleures
Qui passera trop vite
Comme passent toutes les heures

VI

J'écoute les bruits de la ville
Et prisonnier sans horizon
Je ne vois rien qu'un ciel hostile
Et les murs nus de ma prison

Le jour s'en va voici que brûle
Une lampe dans la prison
Nous sommes seuls dans ma cellule
Belle clarté Chère raison

Automne malade

Automne malade et adoré
Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies
Quand il aura neigé
Dans les vergers

Pauvre automne
Meurs en blancheur et en richesse
De neige et de fruits mûrs
Au fond du ciel
Des éperviers planent
Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines
Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines
Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs
Les fruits tombant sans qu'on les cueille
Le vent et la forêt qui pleurent
Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille
Les feuilles
Qu'on foule
Un train
Qui roule
La vie
S'écoule

Hôtels

La chambre est veuve
Chacun pour soi
Présence neuve
On paye au mois

Le patron doute
Payera-t-on
Je tourne en route
Comme un toton

Le bruit des fiacres
Mon voisin laid
Qui fume un âcre
Tabac anglais

Ô La Vallière
Qui boite et rit
De mes prières
Table de nuit

Et tous ensemble
Dans cet hôtel
Savons la langue
Comme à Babel

Fermons nos portes
À double tour
Chacun apporte
Son seul amour

Cors de chasse

Notre histoire est noble et tragique
Comme le masque d'un tyran
Nul drame hasardeux ou magique
Aucun détail indifférent
Ne rend notre amour pathétique

Et Thomas de Quincey buvant
L'opium poison doux et chaste
À sa pauvre Anne allait rêvant
Passons passons puisque tout passe
Je me retournerai souvent

Les souvenirs sont cors de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent

Vendémiaire

Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi
 Je vivais à l'époque où finissaient les rois
 Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes
 Et trois fois courageux devenaient trismégistes

Que Paris était beau à la fin de septembre
 Chaque nuit devenait une vigne où les pampres
 Répandaient leur clarté sur la ville et là-haut
 Astres mûrs becquetés par les ivres oiseaux
 De ma gloire attendaient la vendange de l'aube

Un soir passant le long des quais déserts et sombres
 En rentrant à Auteuil j'entendis une voix
 Qui chantait gravement se taisant quelquefois
 Pour que parvînt aussi sur les bords de la Seine
 La plainte d'autres voix limpides et lointaines

Et j'écoutai longtemps tous ces chants et ces cris
 Qu'éveillait dans la nuit la chanson de Paris

J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde
 Venez toutes couler dans ma gorge profonde

Je vis alors que déjà ivre dans la vigne Paris
 Vendangeait le raisin le plus doux de la terre
 Ces grains miraculeux qui aux treilles chantèrent

Et Rennes répondit avec Quimper et Vannes
 Nous voici ô Paris Nos maisons nos habitants
 Ces grappes de nos sens qu'enfanta le soleil
 Se sacrifient pour te désaltérer trop avide merveille
 Nous t'apportons tous les cerveaux les cimetières les murailles
 Ces berceaux pleins de cris que tu n'entendras pas
 Et d'amont en aval nos pensées ô rivières
 Les oreilles des écoles et nos mains rapprochées
 Aux doigts allongés nos mains les clochers
 Et nous t'apportons aussi cette souple raison
 Que le mystère clôt comme une porte la maison
 Ce mystère courtois de la galanterie
 Ce mystère fatal fatal d'une autre vie
 Double raison qui est au-delà de la beauté
 Et que la Grèce n'a pas connue ni l'Orient
 Double raison de la Bretagne où lame à lame
 L'océan châtre peu à peu l'ancien continent

Et les villes du Nord répondirent gaiement

Ô Paris nous voici boissons vivantes
 Les viriles cités où dégoisent et chantent

Les métalliques saints de nos saintes usines
 Nos cheminées à ciel ouvert engrossent les nuées
 Comme fit autrefois l'Ixion mécanique
 Et nos mains innombrables
 Usines manufactures fabriques mains
 Où les ouvriers nus semblables à nos doigts
 Fabriquent du réel à tant par heure
 Nous te donnons tout cela

Et Lyon répondit tandis que les anges de Fourvières
 Tissaient un ciel nouveau avec la soie des prières

Désaltère-toi Paris avec les divines paroles
 Que mes lèvres le Rhône et la Saône murmurent
 Toujours le même culte de sa mort renaissant
 Divise ici les saints et fait pleuvoir le sang
 Heureuse pluie ô gouttes tièdes ô douleur
 Un enfant regarde les fenêtres s'ouvrir
 Et des grappes de têtes à d'ivres oiseaux s'offrit

Les villes du Midi répondirent alors

Noble Paris seule raison qui vis encore
 Qui fixes notre humeur selon ta destinée
 Et toi qui te retires Méditerranée
 Partagez-vous nos corps comme on rompt des hosties
 Ces très hautes amours et leur danse orpheline
 Deviendront ô Paris le vin pur que tu aimes

Et un rôle infini qui venait de Sicile
 Signifiait en battement d'ailes ces paroles

Les raisins de nos vignes on les a vendangés
 Et ces grappes de morts dont les grains allongés
 Ont la saveur du sang de la terre et du sel
 Les voici pour ta soif ô Paris sous le ciel
 Obscurci de nuées faméliques
 Que caresse Ixion le créateur oblique
 Et où naissent sur la mer tous les corbeaux d'Afrique
 Ô raisins Et ces yeux ternes et en famille
 L'avenir et la vie dans ces treilles s'ennuyent

Mais où est le regard lumineux des sirènes
 Il trompa les marins qu'aimaient ces oiseaux-là
 Il ne tournera plus sur l'écueil de Scylla
 Où chantaient les trois voix suaves et sereines

Le détroit tout à coup avait changé de face
 Visages de la chair de l'onde de tout
 Ce que l'on peut imaginer
 Vous n'êtes que des masques sur des faces masquées

Il souriait jeune nageur entre les rives
 Et les noyés flottant sur son onde nouvelle
 Fuyaient en le suivant les chanteuses plaintives
 Elles dirent adieu au gouffre et à l'écueil
 A leurs pâles époux couchés sur les terrasses
 Puis ayant pris leur vol vers le brûlant soleil
 Les suivirent dans l'onde où s'enfoncent les astres

Lorsque la nuit revint couverte d'yeux ouverts
 Errer au site où l'hydre a sifflé cet hiver
 Et j'entendis soudain ta voix impérieuse
 O Rome
 Maudire d'un seul coup mes anciennes pensées
 Et le ciel où l'amour guide les destinées

Les feuillards repoussés sur l'arbre de la croix
 Et même la fleur de lys qui meurt au Vatican
 Macèrent dans le vin que je t'offre et qui a
 La saveur du sang pur de celui qui connaît
 Une autre liberté végétale dont tu
 Ne sais pas que c'est elle la suprême vertu

Une couronne du trirègne est tombée sur les dalles
 Les hiérarques la foulent sous leurs sandales
 Ô splendeur démocratique qui pâlit
 Vienne le nuit royale où l'on tuera les bêtes
 La louve avec l'agneau l'aigle avec la colombe
 Une foule de rois ennemis et cruels
 Ayant soif comme toi dans la vigne éternelle
 Sortiront de la terre et viendront dans les airs
 Pour boire de mon vin par deux fois millénaire

La Moselle et le Rhin se joignent en silence
 C'est l'Europe qui prie nuit et jour à Coblenche
 Et moi qui m'attardais sur le quai à Auteuil
 Quand les heures tombaient parfois comme les feuilles
 Du cep lorsqu'il est temps j'entendis la prière
 Qui joignait la limpidité de ces rivières

O Paris le vin de ton pays est meilleur que celui
 Qui pousse sur nos bords mais aux pampres du nord
 Tous les grains ont mûri pour cette soif terrible
 Mes grappes d'hommes forts saignent dans le pressoir
 Tu boiras à longs traits tout le sang de l'Europe
 Parce que tu es beau et que seul tu es noble
 Parce que c'est dans toi que Dieu peut devenir
 Et tous mes vigneron dans ces belles maisons
 Qui reflètent le soir leurs feux dans nos deux eaux
 Dans ces belles maisons nettement blanches et noires
 Sans savoir que tu es la réalité chantent ta gloire
 Mais nous liquides mains jointes pour la prière
 Nous menons vers le sel les eaux aventurières

Et la ville entre nous comme entre des ciseaux
 Ne reflète en dormant nul feu dans ses deux eaux
 Dont quelque sifflement lointain parfois s'élance
 Troublant dans leur sommeil les filles de Coblenze

Les villes répondaient maintenant par centaines
 Je ne distinguais plus leurs paroles lointaines
 Et Trèves la ville ancienne
 A leur voix mêlait la sienne

L'univers tout entier concentré dans ce vin
 Qui contenait les mers les animaux les plantes
 Les cités les destins et les astres qui chantent
 Les hommes à genoux sur la rive du ciel
 Et le docile fer notre bon compagnon
 Le feu qu'il faut aimer comme on s'aime soi-même
 Tous les fiers trépassés qui sont un sous mon front
 L'éclair qui luit ainsi qu'une pensée naissante
 Tous les noms six par six les nombres un à un
 Des kilos de papier tordus comme des flammes
 Et ceux-là qui sauront blanchir nos ossements
 Les bons vers immortels qui s'ennuient patiemment
 Des armées rangées en bataille
 Des forêts de crucifix et mes demeures lacustres
 Au bord des yeux de celle que j'aime tant

Les fleurs qui s'écrient hors de bouches
 Et tout ce que je ne sais pas dire
 Tout ce que je ne connaîtrai jamais
 Tout cela tout cela changé en ce vin pur
 Dont Paris avait soif
 Me fut alors présenté

Actions belles journées sommeils terribles
 Végétation Accouplements musiques éternelles
 Mouvements Adorations douleur divine
 Mondes qui vous rassemblez et qui nous rassemblez
 Je vous ai bus et ne fut pas désaltéré

Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers

Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers
 Sur le quai d'où je voyais l'onde couler et dormir les bélandres

Écoutez-moi je suis le gosier de Paris
 Et je boirai encore s'il me plaît l'univers

Écoutez mes chants d'universelle ivrognerie

Et la nuit de septembre s'achevait lentement

Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine
Les étoiles mouraient le jour naissait à peine

Poetica
Mundi



METTONS DE LA POÉSIE DANS NOS VIES

La poésie est inspirante, motivante, relaxante !

- Johann -

SUIVEZ POETICA MUNDI
SUR YOUTUBE ET SUR:

POETICAMUNDI.COM